

Les échos de la guerre

Autor(en): **Dauzat, Albert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 46

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214262>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES ECHOS DE LA GUERRE

Ce n'est pas encore la paix ; mais ce n'est plus la guerre. On parle déjà de celle-ci au passé. Tandis que son souvenir est encore chaud, disons quelques mots de ce qu'on peut appeler l'Argot de la guerre. Il y a là des expressions nouvelles, très pittoresques, créées sur le vif, qui seraient dommage de voir disparaître avec les derniers coups de feu.

M. Albert Dauzat a très ingénieusement rassemblé les mots d'argot qu'il a pu trouver au front. Nous détachons de son volume un petit chapitre qui sera lu avec plaisir.

Malgré le brassement continu des contingents entre les diverses zones du front, comme aussi entre l'avant et l'arrière, chaque secteur, chaque corps même conserve sa vie propre, ce qui explique le grand nombre des synonymes. Il faut qu'un terme ait une force d'expansion considérable pour s'imposer à plusieurs secteurs, voire à toute l'armée. Tel est le cas de *pinard*, qui n'a pas empêché l'éclosion ou la survie de petits rivaux, mais qui les domine tous et qui est aussi répandu que « vin » ; tel est aussi celui de *toto*, déjà vu, et de *niôle* (ou *gnôle*).

A l'opposé, la cuisine roulante, qui a été généralisée vers le début de 1915, nous offre l'exemple d'une synonymie très riche parmi laquelle le langage du front hésite et n'a pas fait son choix. Sa ressemblance avec les machines qui portent le bitume l'a fait surnommer ici *bitumeuse* ou *goudronneuse* ; d'après le bruit qu'elle produit, elle est dite ailleurs *batteuse* ou *bousine* ; elle a évoqué, par la façon dont elle est montée, le chemin de fer à voie étroite, le canon, voire le sous-marin : d'où *tortillard*, *quatre-cent-vingt*, *lance-bombes*, *canon à rata*, *mitrailleuse à haricots*, *torpilleur*, *sous-marin* ou *submersible à roulettes* (ou sans roulettes) ; elle est aussi la *nourrice*, et, vue sous une apparence péjorative, la *machine à couper l'appétit*, la *marie-salope*, la *gueuse*, — ou, par ellipse du terme officiel, tout simplement la *roulante* ; *chocotière* reste obscur. De toutes ces créations, deux seulement (ou trois si l'on réunit les *sous-marin* et *submersible*) m'ont été envoyés chacun par plusieurs correspondants appartenant à différents secteurs : c'est *roulante*, qui s'imposait, et *torpilleur*, qui a obtenu un certain succès, pas suffisant toutefois pour dominer ses rivaux.

Même phénomène pour le casque de tranchée, qui apparut peu après la cuisine roulante. Le terme le plus répandu est *pot de fleurs* (qui aurait désigné d'abord le képi), et que j'ai entendu assez souvent de la bouche de permissionnaires parisiens. Les synonymes, qui me sont signalés chacun une fois ou deux seulement, se classent en deux groupes principaux. Ce sont d'abord d'autres noms de coiffures, *toque*, *casquette de fer*, et toutes les appellations données par Gavroche au chapeau melon, qui est effectivement le couvre-chef le plus voisin du casque par sa forme : *cloche*, *blockhaus*, et *melon* lui-même. D'un autre côté, voici défigurer tous les ustensiles de ménage à forme ronde et creuse : *soupière*, *bol*, *bocal*, *saladier*, *marmite*, *casserole*, *éteignoir*, *panier à salade* qui évoque (rien de nouveau !) la « salade » du XVI^e siècle. Le métal du casque n'a servi qu'à former un seul nom, le *blindé*, et à en préciser un autre (casquette de fer).

Le masque préservateur des gaz asphyxiants présente moins de variantes : une ellipse, *gaz* (au singulier, quelquefois au pluriel), analogue à celle de *roulante*, puis *faux-nez*, *muséum de cochon* plus argotique, *antipuant* plus savant, *groyi* (qui doit être une désignation dialectale de « groin »), *tambuste* (obscur) et *cagoule*, créé par des contingents chez qui le souvenir des costumes monacaux est encore vivant.

La boîte qui contient le masque et divers autres accessoires est dite *boîte à gaz*, *boîte à malice*, *boîte à outils*, *boîte à rougeole* (allu-

sion aux redoutables affections provoquées par les gaz).

Mais ce sont surtout les canons, et plus encore les divers projectiles, qui ont engendré la plus riche synonymie. Le canon de 75, à lui seul, est tour à tour, — d'après son bruit l'*aboyeur*, le *râleur* le *roquet*, — d'après son rôle, le *glorieux*, le *petit français*, — d'après sa taille le *bébé*, et familièrement *Julot*. D'autres, suivant leur forme, leur bruit, leur effet, etc., sont appelés *seringue*, *gugusse*, *pétoire*, *gueulard*, *soufflet à punaises*, etc.

Quant aux projectiles, il faut distinguer d'abord les gros obus, qui ont deux noms principaux, *marmite*, ancien mot rajeuni et devenu officiel, et *gros noir*, où l'on a cru voir un décalque de l'anglais *big black* : il n'en est rien, les deux créations sont indépendantes, car elles s'imposaient d'après l'aspect de l'obus après l'éclatement (notamment pour le 105 fusant), selon le témoignage concordant de divers spectateurs. Les autres variantes sont *sac à charbon*, *seau à charbon*, (d'après la couleur), *enclume* (d'après la taille), *valise diplomatique*, *métro*, etc. On appelle spécialement *charrettes* ou *pigeons* les obus allemands qui passent par dessus les lignes françaises.

D'autres obus sont dits *pignate* (mot italien signifiant « marmite »), *pêche*, *pernod* (qui dégage une fumée verte), et, selon les variétés de sifflements, *miaulant*, *glinglin*, *zinzin* (fréquent), *dzin-dzin*, (plus rare), *zim-boum*. Les petits projectiles des engins de tranchées sont tour à tour et suivant leurs formes et leurs dimensions, des *mirabelles*, des *bouteilles*, des *tuyaux de poêles*, des *sauvissions*, des *torpilles*, des *tonneaux de choucroute*, des *assortiments*, etc. ; les grenades ou autres explosifs, *montre*, *tortue*, *tourterelle*, *calendrier*, *queue de rat*, *cing-frères*, *youyou*, etc. ; la torpille aérienne est la *pirouette* ou la *valise*.

Voilà, je crois, un contingent coquet de néologismes, car on relève à peine une expression ancienne sur vingt dans les énumérations précédentes...

ALBERT DAUZAT.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

37

PAR

RODOLPHE TÖEPFFER

— Non, ma mère, car je ne serai pas son égale. Mais je ne veux pas non plus vous ôter mon travail pour le porter à un maître à qui je ne le dois point.

— Vous avez raison, Henriette, de ne pas prétendre à la richesse. Mais considérez, mon enfant, que votre mère est bien heureuse au milieu de la gêne, et que tout son bonheur lui vient de son maître et de ses enfants. Une pauvre et plus grande encore, mais avec un époux honnête, c'est mieux que de rester fille, Henriette. Le malheur vient du vice, et non de la pauvreté.

— Il y a, ma mère, peu d'hommes comme mon père. »

C'était s'approcher beaucoup de moi sans m'apercevoir le moins du monde ; et tel était le sentiment que m'inspirait déjà cette fille vertueuse et fière, que j'en éprouvais un très-chagrin dépit.

L'entretien, d'ailleurs, n'était nullement selon mon goût. Les propos d'Henriette annonçaient un cœur libre à la vérité, mais fort, disposant de lui, et qui, s'il était fait pour se donner sans retour, ne présentait pas de ces côtés tendres et inflammables par lesquels seulement un jeune homme de mon naturel se flattait de pouvoir y trouver accès. La seule chose qui encourageait mes espérances, c'étaient les discours de la mère. Cette bonne dame, en faisant l'éloge de l'honnêteté pauvre, me semblait parler divinement bien et directement en ma faveur ; car j'étais honnête, mais j'étais surtout pauvre.

Malheureusement Henriette ne dépendait pas uniquement de sa mère, et, par un trait singulier, mais naturel pourtant, ce caractère de fierté et d'in-

dépendance qui distinguait les membres de cette famille s'alliait, dans chacun d'eux, à une libre mais entière soumission à la volonté du chef qui en était l'âme. Le géomètre, homme ferme, austère, laborieux, s'il n'était ni affable dans ses manières ni courtois dans ses formes, exerçait d'ailleurs sur tous les siens l'empire puissant et respecté de l'exemple, du dévouement, de l'irréprochable vertu. Sa femme l'aimait avec vénération, et Henriette, à mesure qu'un jugement plus formé lui permettait de comparer son père avec les autres hommes, s'accoutumait à le placer plus haut dans son estime que la plupart d'entre eux ; en telle sorte que sa filiale piété, profonde plus encore que tendre, respectueuse plus qu'expansive, avait voué à l'auteur de ses jours une obéissance sans réserve. Ni son cœur ni sa personne ne pouvaient appartenir qu'au préféré d'un père si digne à ses yeux de guider son choix.

Ainsi tout était obstacle ; et puis, comme il arrive toujours, chaque obstacle se transformant en un stimulant désir, à force de songer combien il m'était difficile, impossible d'obtenir la main d'Henriette, j'arrivais à ne plus former qu'un pressant, qu'un unique vœu, celui d'obtenir cette main.

C'est ce qui me porta à prendre un parti chevaleresque, mais désespéré, celui de brusquer le premier pas en faisant à ma future l'aveu passionné de mes sentiments. Il ne s'agissait, au fait, que d'épier une occasion favorable. J'épiai donc, et si longtemps, et si bien, que les occasions vinrent à m'être ôtées une à une, avant que j'eusse fait ma déclaration.

Ce fut le matin d'abord. Souvent nous montions seuls ensemble, et j'en étais déjà venu, auprès d'Henriette, à ce point de familiarité, qu'après l'avoir saluée je lui adressais la parole pour lui demander des nouvelles de son père, ou pour énoncer mon opinion, tantôt sur l'ennui des longues pluies, tantôt sur le charme des belles journées. Dix fois au moins, enhardi par ma hardiesse même, je me mis en devoir d'éclater en aveux significatifs et tendres, lorsque, à cet instant suprême, la rougeur me montant au visage et l'émotion m'ôtant la parole, je remis l'affaire à un moment où je me trouverais sans rougeur et sans trouble. Pendant que je prenais ainsi mon temps, le géomètre se mit insensiblement de la partie, et Henriette ne monta plus seule à sa mansarde.

Mais l'amour est si ingénieux ! A l'heure des repas, Henriette descendait et remontait sans être accompagnée ; je m'arrangeai de manière à faire le voyage avec elle. La chose réussit à merveille. Il ne restait plus qu'à me déclarer, lorsque la famille changea brusquement l'heure de ses repas, et je dus, le soir comme à midi, descendre et remonter seul.

Restait un dernier moyen, hardi à la vérité, mais infailliable : c'était de m'introduire chez Henriette sous quelque prétexte, et là, de donner un libre essor à mes sentiments. Je me mis en marche bien des fois, et ici encore il ne me restait plus qu'à ne pas rebrousser à chacune, lorsque la mère d'Henriette prit peu à peu l'habitude de venir travailler auprès d'elle.

Je dois aux leçons de M. Ratin et à ses pudibondes harangues de n'avoir jamais osé adresser à une femme le moindre propos tendre, durant tout le cours d'une jeunesse où je ne fis d'ailleurs guère autre chose qu'aimer. Cette sotte timidité est un bien dont je reconnais aujourd'hui le prix.

Mais alors j'en jugeais autrement. Je m'indignais contre moi-même, et, réfléchissant combien de fois déjà cette incroyable timidité avait enchaîné ma langue lorsque tout me conviait à parler, je commençais à croire que, né gauche et stupide, je finirais par rester garçon faute d'avoir su déclarer mes sentiments. Heureusement le hasard vint à mon aide.

(A suivre.)



Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS